Dialogue Georges-Oliver Châteaureynaud – Hubert Haddad

En 2000, Christian Renault (alors responsable du travail avec les nouvellistes pour la compagnie théâtrale Clin d'Œil), a eu envie de nouer un dialogue écrit entre Georges-Olivier Châteaureynaud et Hubert Haddad, deux auteurs qui se connaissent depuis l'adolescence.

Hubert Haddad :

Nous nous connaissons depuis les premiers essais littéraires, depuis le travail initiatique des revues (*Le Point d'être* et *C'*, un quart de siècle avant le défunt *Horla*) et nous n'avons cessé de croiser nos chemins d'écriture ou de les vivre en parallèle. Aussi l'idée d'un dialogue semble à la fois naturelle et saugrenue. Parce qu'au fond, à distance ou de vive voix, cet entretien n'a jamais cessé, le plus souvent en sourdine, à travers nos fictions, mais sans retrouver la dialectique juvénile : plus de thésard et d'antithésard, dans l'abandon de toute synthèse. On croit savoir aujourd'hui que la littérature échappe pour l'essentiel aux débats qu'elle suscite. Mais embarqués, voguant à vue sur des eaux houleuses, nous avons l'un et l'autre allumé quelques fanions. Ce dialogue de cornes de brume au large de toute terre, je l'ouvre comme convenu par quelques interrogations à peine inconvenantes. Le roman selon moi est tout sauf un miroir qu'on promène le long du chemin, plutôt un chemin inconnu qu'on essaie de faire passer par quelque miroir réinventé. Pour paraphraser un beau titre, la littérature ne serait-elle pas aujourd'hui la crécelle d'un démon tombée entre des mains d'exorcistes ? Oubliant que les siècles passés demeurent autant, voire davantage, pour ce qu'ils occultaient que pour ce qui les agitait, des idéologues paresseux annoncent partout l'extinction de la fiction hexagonale en s'appuyant sur des données sociométriques de publicitaires (impact médiatique, tirages, prix littéraires etc.). Dans ce contexte on pourrait faire le bilan de la Nouvelle Fiction, mouvement ou amicale littéraire proposant un renouveau faustien sur la foi d'une dizaine d'énergumènes : qui en connaît même l'existence après dix ans d'activité, alors que les propositions avancées par ce mouvement semblent attendues un peu partout, comme un grand souffle d'air balayant les frilosités néoréalistes et la grande panne minimaliste. Mais ne manquons-nous pas, les uns et les autres, de vraie folie pour être à hauteur de tels préceptes ? Et ne risque-t-on pas de nous retrouver assez vite, au sein d'une convention de groupe, un peu en retrait de l'imaginaire qu'on avance, de ses turbulences métaphysiques et de ses gouffres scripturaires ? Toi-même, dans cette espèce de guerre civile au polochon de la vie intellectuelle française, quel sens donnes-tu à tes travaux, pour quel avenir ?

Georges-Olivier Châteaureynaud :

Le sentiment d'appartenir avec la Nouvelle Fiction à une armée de sentinelles perdues m'habite sans m'accabler. Imagine un instant à quoi ressemblerait une éventuelle *victoire*. Le gros du lectorat allant à Canossa en passant par Damas, Marc Petit sacré empereur à Reims, Jean-Luc Moreau en saint Pierre triant d'un doigt sévère élus et damnés, Frédérik Tristan vendu en médailles à Lisieux et en posters à Beaubourg, nous tous laurés, marchant sur des jonchées de pétales de roses, rafraîchis par les palmes agitées au-dessus de nous par l'Université ralliée, encensés à tour de bras par les enfants de chœur de la Critique convertie... Je crois qu'il n'y faut pas songer. Si nous gagnons le procès que nous avons commencé d'intenter à la réalité il y a plus de trente ans, ce sera en appel, devant la postérité - le mot est obscène, je sais.

Pour gagner aujourd'hui il faudrait avoir tort, et nous avons raison, hélas, je ne vois nulle part prétexte à en douter. La "civilisation" va aller très vite vers des sommets qui seront aussi des abîmes. Seules l'imagination et la fiction peuvent les pressentir, comme elles seules ont anticipé tout ce qui nous a menés là, à ce seuil doublement vertigineux. Mais il y a fiction et fiction. L'une irradie, féconde et détruit, renverse et érige. L'autre bave comme un vieux stylo dont l'encre confite poisse aux doigts. Pas de noms, pas de listes d'appelés ni de proscrits, nous savons toi et moi de qui et de quoi nous parlons, et nos lecteurs le devinent, puisqu'ils sont nos lecteurs.

Hubert Haddad :

Plus que la reconnaissance d'un public moutonnier qui va spontanément vers le pire avec les encouragements d'un système marchand dépressif, c'est le sentiment d'une machine en marche, dimension poétique faite de signes et d'occurrences oniriques qui, pour moi, serait la preuve que l'événement Nouvelle Fiction prend figure. Je ne parlais guère de réalités mondaines, groupes, succès, institutions. Il s'agirait plutôt d'un rêve de jeunesse. Tout est perdu, sauf l'absolu. Et j'aimerais finir dans l'exaltation de l'inédit, de l'invention quasi vitale

de soi, à proximité d'amis d'un même tempérament. La Nouvelle Fiction pourrait rallumer ailleurs les feux grégeois du surréalisme de la haute époque, en transition d'un grand souffle à venir. La vie littéraire aujourd'hui s'enlise dans l'artifice publicitaire à usage des Fenouillard et autres Bidochon. Mais là encore, quelle importance ? Les sentinelles perdues guettent un au-delà et l'art n'est qu'un visage de l'aventure, le plus beau sans doute, proche de l'effacement.

Georges-Olivier Châteaureynaud :

Pour moi, j'hésite depuis toujours entre la présence et l'exil. Faudra-t-il choisir un jour ? L'idée de cette échéance m'effraie et m'excite. Elle peut venir demain, ou jamais, ou trop tard. En attendant j'administre, tant bien que mal. Cette locution, "tant bien que mal", il faut la supposer en filigrane derrière la plupart des verbes d'action.

La présence est un exil. L'exil sera-t-il toute-présence au "point d'être", ce belvédère dans la tête ou ce balcon au-dessus du cosmos dont, vers 1970, en pleine marée psychédélique, nous postulions qu'il existait ?

Bien sûr, il existe. Mais tu le sais, un tel ouragan y souffle qu'on ne peut s'y tenir. On écrit avec quelque légitimité que pour s'y être cramponné quelques instants dans sa jeunesse, à demi fou de peur et d'émerveillement avant de regagner tremblant la rue ou la vallée. On me dira que cette expérience panique devrait être la mieux partagée, puisqu'il suffit de naître pour s'effarer d'être un jour venu au monde, tombé au monde, des limbes ou des cintres. Tombé *là*, en plein dans les sables mouvants du *moi.* Quelle déveine, quand on pouvait naître singe à cul rouge ou petit veau, baleine franche ou bacille de Koch, ou brin d'asparagus !

J'en veux beaucoup à nos camarades de la Nouvelle Fiction de n'avoir pas souscrit à l'idée de raconter, chacun, son expérience fondamentale, dans le sens où René Daumal transcrivit la sienne. Nous aurions placé ainsi la *Noufic* dans sa vraie perspective. Voilà peut-être un des signes qu'il nous manque de cette vraie folie dont tu parles ? Ach ! Nous aussi nous avons nos tièdes !

Hubert Haddad :

Pour le présent qui seul nous occupe, sans prétention d'un avenir qui jugera de nos paris contre l'insignifiance avec toute l'ironie des mises en perspective, j'aimerais qu'on réfléchisse un instant sur les formidables pouvoirs de l'émulation créatrice. Souviens-toi des « phrères simplistes » en bel exemple : dans la classe de philo du Lycée de Reims, René Daumal, Roger Vaillant, Roger Gilbert-Lecomte et Robert Meyrat, avant d'autres rencontres décisives, s'exaltent l'un l'autre en phase opératoire jusqu'au plus génial décollement de matière grise. Cette inspiration mutuelle, compte tenu du calcul des probabilités, est créatrice il me semble. Nous oublions trop quelle liberté est la nôtre dans l'incréé de la langue, et de quelle chance insensée on dispose à tout instant de notre bref passage. Tout demeure à disposition. Le génie n'est peut-être que la décision désinvolte d'un enfant qui se retourne sur le monde et s'étonne des résonances. Il n'y a pas de "nature" dans ce faux domaine, et la culture vaut à peine un cil d'ange ou de démon repêché dans une larme de vraie connaissance. C'est sur ce *presque rien* que s'échafaudent nos constructions de fumée. Si nous avions quelque chose à révéler ouvertement, c'est bien l'entière disponibilité de l'être de langage à l'invention de soi et le facteur subtil d'altérité sur quoi l'œuvre se fonde. Seul on invente l'ego, à deux on crée le monde. C'est hors du champ moral que je parle, dans la confrontation au secret insécable de la présence et de la disparition. "L'œuvre poursuit une fin particulière qui lui est immanente" disait Hegel. A titre individuel, ou à travers notre petite secte d'irréductibles songeurs d'Atlantides, on peut espérer voir renaître cette "fin particulière" ailleurs que dans les figements opaques de l'heureuse bourgeoisie. Depuis les années soixante, un rétrécissement égoïste d'un mercantilisme avoué s'est saisi du petit monde de l'art en général. La solitude et le désarroi sont le lot des plus jeunes confrontés à des modèles insanes. Il faudrait encourager de notre mieux l'exigence par cette émulation jubilatoire qui déplaçait hier les montagnes. L'utopie n'est pas un mot vain de l'esprit.

Georges-Olivier Châteaureynaud :

Française ou autre - je ne vois pas en quoi la nôtre serait beaucoup plus factice et jobarde que l'américaine, par exemple - comment se retenir de sourire en coin au spectacle de la "vie intellectuelle" ? D'autant plus en coin qu'on y participe de plus près.

La littérature en un temps donné est constituée de lettres mortes et de lettres condamnées à brève échéance - et d'un modeste reliquat de lettres en devenir. D'abord, rien de vivant ne peut sortir de la pierraille médiatico-sorbonnarde. C'est toujours ailleurs qu'on pense pour de

vrai. Personne ne lit plus les maîtres, quarante ans après qu'ils ont fermé leur parapluie, pour la simple raison que c'est au tour des disciples de fermer le leur. Gagnons du temps, cessons dès aujourd'hui de nous intéresser à des idées bonnes tout juste pour deux générations, vagues courtes et sèches nées près du rivage, quand les vraies déferlantes viennent du large et s'amassent loin sur l'horizon. Qui règne sur son temps va à la chasse et perdra sa place.

Malins comme des singes, toi, moi, nos amis, nous n'aurons pas couru ce risque là ! L'ampleur du malentendu (inéluctable, le malentendu, dès lors qu'on parle d'autre chose que de la femme, du mari et de l'amant) distinguera seule les damnés provisoires des élus momentanés. Ensuite... Ensuite, viendront des lecteurs exempts de nos cécités et de nos hallucinations : des rôdeurs de grèves littéraires, pêcheurs à pied, pousseurs de haveneaux, gratteurs de sable et souleveurs de roches, dénicheurs d'œufs à mi-falaise... Et qui sait, peut-être sera-ce de nos praires et de nos palourdes, de nos ormeaux et de nos huîtres qu'ils empliront leurs seaux et leurs paniers ?... Ils verront et ils sauront.

Hubert Haddad :

Comme toutes les tragédies humaines, du point de vue du mort ou des dieux, Œdipe est une blague avec jeux de piste. Dostoïevski et Faulkner, c'est bien connu, sont des humoristes que seul concurrence le rire de Kafka. Parce qu'en effet, nous sommes à côté de la plaque mortuaire. La littérature, probablement, est un symptôme que certains retournent comme le bouclier de Minerve, pour éviter la pétrification qui menace quiconque répète deux fois la même chose, tandis que d'autres en font une assez confortable maladie de la mimesis. En ce sens la Nouvelle Fiction, cette émulation sur un thème introuvable, n'a d'intérêt que par l'impulsion de liberté qu'elle développe. Il est bien évident que l'essentiel réside dans la singularité active démultipliée, l'exploration d'une aventure, l'aventure d'une exploration, qui n'existe que par d'autres mais que nul collectif n'accomplit. Notre commun partage inaliénable est la mort, l'instant anticipé de la mort sur tous nos états de conscience. Seule, elle autorise l'ouverture indicible où quelque chose du langage peut oser l'origine, cette captation harmonique transmettant une figure de l'univers comme s'il y avait un lieu de résolution absolue au revers de ce rêve tronqué que les somnambules appellent réalité. La littérature en cela, l'art en général, ont un double usage - d'aliénation aux valeurs du sommeil - ou de délivrance - parfois en concurrence dans la même œuvre, le plus souvent dans une partition idéologique que les médias et l'opinion reflètent. Sachant cela, on peut rire du spectacle depuis la scène ou la salle, ou dans les coulisses, voire accroché au rideau.

Georges-Olivier Châteaureynaud :

Dès l'origine, quand nous financions ensemble deux revues littéraires avec nos salaires de pions, j'ai eu la crainte que nous ne nous lancions nos traits de plume aux derniers jours de la chasse à l'arc. N'as-tu pas été frappé que le cinéma, un cinéma au moins, traite des thèmes spécifiquement Nouvelle fiction ? *Dark City, The Truman show,* et même *Au-delà de nos rêves* cette dégoulinade de larmes, et en Europe, Caro et Jeunet, *Delicatessen,* et *La Cité des Enfants perdus,* mais aussi souvent Raoul Ruiz dont tu pourrais être le scénariste, et l'admirable film d'Otakar Votocek absent de toutes les recensions filmographiques*, Les Ailes de la renommée,* et le *Taxandria* de Raoul Servais (Robbe-Grillet y a mis la main), tout ça, c'est de la Nouvelle Fiction pure et dure, produite par des gens qui n'ont jamais entendu parler de la Nouvelle Fiction. Si c'était là, dans ces images et ces lumières, qu'elle "prenait" comme prend un ciment, et non dans nos sombres phrases à l'ancienne?

A vingt ans nous absorbions sans peine des romans de quatre cents pages en deux jours, nous lisions la moitié de la Comédie humaine en un été et la *Recherche* en un hiver, plus Dieu sait quoi, les journaux, des polars, des poèmes, de la S.F., une quinzaine de romans et autant d'essais et de documents... nous continuerons aussi longtemps que nous verrons clair, mais pour nos successeurs c'est fini. Personne ne lit plus ainsi. Les jeunes esprits ont changé de drogue. Ils voient des films, ils *jouent* en réseau, à six ou huit, des trois jours, des cinq jours d'affilée, ils lisent en écho de leurs jeux, leur imagination se repaît d'une autre manne que la nôtre, même quand, mystérieusement, ces films et ces jeux participent de façon plus ou moins lointaine de nos préoccupations.

Hubert Haddad :

Il est certain que nous sommes largués par l'image-fleuve et le virtuel. Mais tout ça est nourri de mythes déclinés, de légendes, de littérature. Tant que l'apprentissage commencera par le langage et que la lecture et l'écriture seront considérés *de facto* comme inhérentes à toute

formation, le livre et ses dérivés primeront secrètement, même pour les foules hallucinées, *a fortiori* pour ceux qui les gavent. Tout est scénario depuis la guerre de Troie. Nous sommes tous sujets à ces simulacres, art efficace du plagiat, qui parfois s'élèvent à l'innocence de l'œuvre. Mais la force de l'image prend source dans l'inconscient, structuré dit-on comme un langage, et que ce dernier enchante jusque dans les plus vaines projections. Restent les techniques spécifiques qui relèvent des Beaux-Arts et du silence. Qu'on préfère massivement des formes immédiates d'expression ne change rien à la valeur intrinsèque ni au pouvoir différé d'emprise du génie littéraire, à mon sens. La photographie a renouvelé la peinture par délestage de ce qui l'encombrait. Le cinéma au contraire enrichit la fiction, je crois, mais en contraignant cette dernière au dépassement des narrations traditionnelles dans une stratégie pour nous abyssale incluant toutes les formes de pensée.

Nombre de tes nouvelles et romans mettent en scène des marginaux en quête d'un Graal profane et trahis par leur désir, adolescents en état de déréalisation paramnésique, rôdeurs des lisières, engeance rimbaldienne des faubourgs, maniaques du vide entre merveille et chute libre, doux imposteurs de l'existence qu'une main de fée rattrape et lâche, passagers clandestins en tenue d'amiral. La fiction ici et là ne disserte que sur le peu de réalité. Le désenchantement, semble-t-il, est l'ultime enchantement : on découvre, par l'écriture, que l'illusion et la déconfiture dissimulent un autre monde, inaliénable, où règnent en même temps qu'une perdition infinie la suffocation de l'altitude et quelque chose d'un sens inondable. Les idéaux, les symboles, Dieu sont un décor de somnambules, une vulgate débilitante qui ne peut concerner le romancier sans dommages ; il en use comme d'un matériau de songe, à la rigueur. Les mystiques aiment à encercler d'analogies l'indicible avec cette candeur que partage un Blanchot dissertant de manière admirable sur l'espace littéraire. Le malentendu pour nous vient de mécompréhension organisée et presque organique du véritable enjeu et de ses modalités. Nous avançons à l'intuition sur un fil tendu où chaque pas invente l'espace périlleux. L'enjeu esthétique dans les domaines extrêmes de l'expression implique la liberté démesurée d'une gnose, mais dans la solitude, au sein d'une communauté rêvée, éparse, et dont le lien traverse les siècles malgré les liens et la trivialité des temps. Commandé par les modes, dans une délectation somnolente, un patrimoine de bourgeois aurait très bien pu en rester aux abbé Delille, Béranger et Paul Bourget, auteurs parfaitement adéquats à un usage univoque du sens. Bien sûr l'univocité se démode, grâce aux géniales occultations d'un Rimbaud ou d'un Proust, dont on se délecte aujourd'hui bourgeoisement, de la même manière qu'on lisait jadis Henri de Régnier ou Sully-Prudhomme, par désir grégaire de distinction. Pour sortir de ces généralités, disons que l'écrivain s'adresse en propre à chacun, au lecteur choisi, contre l'arrogance normalisée des foules et dans le secret des évidences.

Georges-Olivier Châteaureynaud :

Il y a un monde, et c'est tout bonnement incroyable… On dirait que les "artistes" (les écrivains sont des artistes, sinon quoi ?) sont les seuls à s'en aviser, ou plus exactement à agir en conséquence. Les autres, et dans cette foule il faut inclure le plus grand nombre de ceux qui se qualifient aujourd'hui d'*intellectuels*, passent leur vie à tenter de se convaincre et de nous convaincre qu'il est normal d'être là. Mais rien n'est normal, face à l'opacité de béton cousu de fil blanc du réel. Nous ne sommes rien de tangible ni de durable : une vapeur de pensées et d'émotions au bord du moi, ce gouffre béant et ridicule. Il n'y a sans doute pas d'autre condition humaine qu'une damnation sans cause, sans faute. Heureusement, cela n'empêche pas de rigoler. J'ai dans les oreilles la voix d'Elie Kakou, le mort, le pauvre mort, glapissant si drôlement le leitmotiv d'un de ses shows : "Faut rigoler, c'est un spectacle comique !"

C'est un fait qu'on peut tenir pour avéré, qu'un excès de conscience dans la volonté de produire de la littérature suffit le plus souvent à interdire d'en produire de la bonne : on pourrait appeler ça le *textisme*. Cette dioxine-là a pollué gravement les années 70 et 80. Il en reste dans l'environnement, on en respire encore parfois : tout à coup on ouvre un livre et ça sent le renfermé, le vieux chou, la chaussette sale mentale oubliée sous un meuble. L'intention littéraire, maladie presque toujours mortelle de la littérature. De l'intention poétique, la poésie a bien failli crever ; elle ne survit qu'à travers l'innocence. Gardons-nous de l'intention romanesque comme de la peste, courons sur un fil d'épée d'ange, dansons sur des œufs de braise, écrivons par inadvertance.

Propos recueillis par Christian Renault (Encres Vagabondes N°20, Septembre 2000)